

Le ventre sacré de la Reine-vierge Hatshepsout  
*Un conte érotique en trois actes ayant pour scène l'Égypte antique*

**"Depuis que, au hasard des atomes,  
Fut engendrée cette chose que nous appelons le monde  
Et qui tourne chaque jour Et n'est pas encore lasse,  
Comment expliquer que tu es si belle et que je suis amoureux?"**

*(John Hall XVIIe siècle.)*

**"...Amon, maître des trônes du Double Pays,  
est satisfait de ton éminente valeur de noble dame,  
ô femme au grand charme et grandement louée,  
maîtresse du plaisir, à la grande douceur  
et grandement aimée, qui le réjouit...  
celle qui s'unit à Horus, sa bien-aimée,  
dont on dit que toutes choses sont faites pour elle..."**  
*(Paroles dites par Thot, seigneur des mots divins  
à la noble dame, fille de Geb et héritière d'Osiris,  
qui préside au Double Pays, la mère royale Ahmose :)*

---

*Abibi, abibi.* Tu as du prononcer ces mots tant de fois toute cette nuit durant, alors que je baisais ton beau corps cuivré de belle égyptienne. Je t'ai caressé, je t'ai baisé tant de fois durant toute cette nuit que je n'ai pas cessé d'entendre ces mots dans ma tête:

– *Abibi, abibi*

Le muezzin appelle à la prière, c'est le matin. Je n'ai cessé d'entendre tes frères crier cet autre chant d'amour:

- *Allah akbar*, mais si Dieu existe et qu'il est grand, c'est que toi, tu existes, que tu es si belle et que tu es dans mon lit.

Le soleil n'est pas encore levé que déjà les rumeurs de la rue me réveillent. Je suis à Louxor. Elle est dans mon lit, petite égyptienne cueillie parmi les pylônes gigantesques du temple d'Amen-Ra à Karnak, nous nous sommes accouplés, toute la nuit, enlacés l'un dans l'autre, mais l'angoisse est revenue au matin, la solitude aussi, il n'y a pas eu de miracle, c'était simplement l'amour de nos deux corps nus. Demain, j'aurai traversé le Nil sur un felouque et je serai revenu dans le temps.

Je ne peux m'empêcher de penser à Howard Carter et à sa découverte de la tombe de Tout-Ankh-Amon, en m'avançant aussi profondément dans Biban el Moulouk, la vallée des rois, toute aussi mystérieuse à mes yeux qu'elle devait l'être du temps de Carter.

Pendant que des centaines de touristes, plus loin et dans la sécurité, se pressent à l'entrée de la tombe de Tout-Ankh-Amon comme pour un pèlerinage, j'ai l'impression d'être seul et vulnérable, devant la barrière de la falaise qui surplombe, de façon sinistre, le majestueux temple de la reine Hatshepsout.

Ma passion pour la reine Hatshepsout ne date pas d'aujourd'hui. J'ai toujours eu un faible pour cette femme mystérieuse, Reine dans un royaume d'hommes, femme dans un univers de soubrettes, guerrière malgré qu'elle soit femme, vierge parce que Reine. Je suis là, et j'ai l'impression qu'elle y est également.

J'arpente les pavés défraîchis de la terrasse supérieure du temple Deir-el-Bahari; je regarde les scènes sculptées dans la pierre, le dieu Amon, la réincarnation de la déesse Hator, des bateaux quittant les quais de Thèbes et qui emportent, vers le pays de Punt, le corps mutilé de ma Reine; mes pensées s'entrechoquent.

Je m'attaque avec audace à la falaise du gebel, cherchant le passage le plus aisé vers ce qui pourrait être l'entrée de la tombe de la Reine Hatchepsout. Je suis comme un amoureux qui cherche à reconquérir son amoureuse trop souvent violée, sans doute, par d'autres, cette porte qui mène à tant de trésors, cette vulve sacrée dégageant tant de tentations pour ces violeurs, ces voleurs millénaires qui habitent en bas de la falaise, parmi les tombes des pharaons.

Je m'épuise depuis des heures sur ces crevasses profondes, ces fausses cavernes qui couvrent le gebel, ces roches instables qui risquent de me précipiter au bas de la falaise; mais c'est le murmure de la montagne qui m'appelle, une plainte, comme celle d'une jeune fille que l'on viole et je me hâte vers cette caverne sombre qui m'apparaît au bout d'une crevasse étroite, je vois des bras qui s'agitent comme ceux de violeurs maîtrisant leur victime sans défense.

Les ombres s'agitent nerveusement pendant que j'avance à tâtons et que la pénombre fait place à la lumière crue du jour, des ombres me frôlent, celles de violeurs atterrés ou surpris qui s'échappent du gouffre pendant que je m'y engouffre.

La pénombre m'emprisonne petit à petit alors que d'autres ombres referment précipitamment, d'une lourde pierre, l'entrée du gouffre, me laissant seul avec la nuit, la nuit profonde. Je suis prisonnier de la montagne, prisonnier de la nuit, là même où repose, peut-être, le corps momifié de la Reine de mes rêves.

Mais une lumière m'appelle, une autre lumière apparue du tréfonds du gouffre vers où j'avance péniblement, frôlant les parois rugueuses, trébuchant sur les pierres, meurtrissant mes chairs tout en m'approchant péniblement de cette torche laissée là par les pilleurs de tombes dérangés dans leur chasse au trésor, une lampe qui projette une lumière jaunâtre sur les parois sinistres de la caverne.

**"Sa Majesté croissait mieux que tout au monde;  
La voir était plus beau que tout au monde;  
Elle était tel un dieu;  
Sa forme était celle d'un dieu;  
Elle faisait tout comme un dieu;  
Sa splendeur était celle d'un dieu;  
Sa Majesté était une vierge belle, fleurie..."**  
*parole d'un scribe d'Égypte*

---

J'avance maintenant d'un pas mieux assuré, me servant de la torche pour explorer les dédales de la caverne à la recherche d'une sortie, quelque part au bout d'un passage, au fond d'une chambre, trébuchant sur les obstacles rampant ou grimpant pour revenir bredouille, descendant un long escalier qui me délivrera de la montagne ou m'y incrustera plus profondément et déplaçant les pierres qui obstruent un passage, j'aboutis dans une large chambre.

Le sol de la pièce est recouvert de gravats, de fragments de poteries, et d'éléments végétaux; les objets semblent avoir été déplacés par les pillards, les coffrets sont défoncés, les paniers ouverts, les vases vidés de leurs huiles précieuses, tout est là, pêle-mêle, offrant à la vue un spectacle unique.

Contre l'une des parois, des coffrets et des sièges abandonnés: des tabourets, une chaise au dossier ajouré et orné du génie de l'éternité, un trône étincelant d'or et d'argent, de pâtes de verre, enluminé d'évocations poétiques de la Reine, une coupe d'albâtre en forme de lotus épanoui et flanquée de génies accroupis, sur le bord duquel je déchiffre cette phrase: *Que ton Ka vive!*

J'ai le souffle coupé, je m'appuie à la paroi, haletant et inquiet, et j'essaie de reprendre mon souffle, perdant appui soudainement, je chancelle, le mur bascule avec un bruit sourd, un appel d'air fétide fait vaciller la flamme de la torche, je me retrouve sur le dos dans un espace dégagé, un caveau dont la lumière de la torche peut à peine m'indiquer l'amplitude. Je promène la lumière sur les parois, le plafond, le sol, faisant surgir d'étranges formes, comme des fantômes illuminés qui scintillent et s'éteignent aussitôt, surpris par ma présence insolite, puis ils se rallument à nouveau, en d'autres endroits, tout près ou plus loin, sur les parois, les objets, semblant jouer avec moi, comme des feux follets, s'épatant de ma venue soudaine, ou s'égaillant de ma subite intrusion.

La pièce est grande et occupée en son centre par un tombeau funéraire. Alors que je me relève péniblement, les mouvements de ma torche me laissent entrevoir l'ornementation des murs latéraux: de grands personnages peints de couleurs vives où domine le jaune, le rouge, le blanc et le noir, sur un fond soutenu de jaune ocre, et un ciel aussi bleu que celui d'Égypte.

Je crois apercevoir des images de cynocéphales, des génies accompagnant le cortège funéraire, un traîneau halé par des personnages de la cour, des vizirs et ce qui semble être l'image de La Reine qui embrasse le dieu Osiris comme pour se fondre à Lui, accompagnée de son double, son Ka, elle

semble se préparer à entrer dans le domaine des divinités funéraires.

Je me déplace autour de la vaste salle ne sachant plus où diriger la lumière, passant des peintures murales aux objets qui encombrant la pièce. Je vois des coffres divers contenant des bijoux et des vêtements d'un aspect quasi intact; en face, l'entassement des éléments de quatre chariots démontés, des roseaux, des cannes, des armes, des paniers détériorés côtoyant des poteries et des vases d'albâtre.

Beaucoup de ces objets sont faits d'albâtre, d'ébène, d'or, de lapis-lazuli, de turquoise, d'ivoire: des chasse-mouches ornés de plumes d'autruche, des coffrets à toilette en roseaux, des bijoux épars, abandonnés sur le sol ou encore dans les coffrets, des vases de calcite, des porte-torche en bois et bronze à l'image d'un signe de vie.

Il y a des sceptres, des cannes, et même des trompettes, et un exemplaire de l'unité de mesure, la coudée. A côté des sièges et des trônes, de petits escabeaux ornés de figurations des ennemis de l'Égypte, des tabourets-pliants dont les pieds sont tournés en forme de têtes de canards sauvages; je vois d'autres boîtes contenant des rouleaux de lin, des coffrets où des bagues voisinent avec d'autres bijoux et d'autres vêtements ayant appartenu à La Reine, tels ces gants grâce auxquels elle avait du tenir les brides de son cheval.

Dans un long coffre, il y a une trompette de bronze avec l'image de Ptah, d'Amon et de Harakhty; des cannes décorées de granules et un stick à l'effigie de La Reine apparaissant sur son cheval et brillante comme Rê. Tout près, des cannes ornées du corps d'un Asiatique ou d'un Nègre.

Des objets disparates sont entassés les uns sur les autres: un délicat coffret d'ivoire recelant une passoire à vin en aragonite, et un pectoral, décorant un corselet de pharaon à l'effigie de La Reine dont le visage est noir comme celui du dieu Osiris renaissant; puis des vases d'albâtre dominés par un couvercle à l'image de la tête de La Reine coiffée de la nemset, avec le vautour et le cobra sacrés sur leur front.

Ailleurs sont disposés des sistres rudimentaires, en bois doré; un autre coffret au couvercle voûté et rempli de linges, d'écharpes, de chevets en bois et d'une robe ayant appartenu à La Reine, un magnifique chaouabti de bois et la statue funéraire de La Reine.

À l'extrémité de la pièce, j'aperçois une ouverture dans le mur, c'est comme une chapelle qui contient ce qui semble être le plus précieux des objets ayant vraisemblablement servi au culte funéraire, un coffre monumental, une sorte de pavillon sacré qui doit contenir les offrandes en bois doré, en forme de pylône, au-dessus duquel est posée une majestueuse statue peinte en noir du jeune chien Anubis dont les yeux sont incrustés d'or, les oreilles ourlées du même métal. Puis un objet imposant, comme un tabernacle en bois, entièrement doré, posé sur un traîneau, protégé d'un dais lui-même surmonté d'une frise de serpents le tout recouvert de textes hiéroglyphiques, de représentations religieuses et gardé de l'extérieur par les quatre déesses Isis, Nephthys, Neith et Selkit.

**"Certes, divine est cette fille du dieu  
et ce sont les dieux qui combattent pour elle  
et qui lancent leur fluide derrière elle chaque jour,  
comme l'a ordonné son père, maître des dieux."**

---

Devant moi, sur la paroi à moitié illuminée, entourée de princesses royales lui faisant des libations, elle est là, Hatchepsout, ma Reine, drapée dans ses vêtements de guerrière, portant la tiare, la crosse et le fouet, étrange et fière dans ses attributs de pharaon, le visage rayonnant, me fixant d'un regard outrageant et semblant me dire comme une mère à son fils égaré:

– *"te voilà enfin?"*.

Je m'approche de la paroi pour que la lumière puisse englober, tout entier, le corps somptueux de ma Reine sculpté en relief dans la pierre peinte en teintes polychromiques sur les parois de la chambre funéraire, ma Reine, dont le beau corps momifié doit reposer là, sur le sol, dans le sarcophage de granit poli sur lequel sont incrustés de mystérieux hiéroglyphes, des images de divinités et de génies venus de l'enfer, éveillés, pour qu'Elle renaisse.

Comme Elle est belle, ma Reine, derrière cet attirail de mâle, belle derrière son allure de guerrière, femme derrière son simulacre d'homme. Moi qui angoissait à l'idée d'être prisonnier de la montagne, que je me sens heureux maintenant, d'être prisonnier de Sa tombe!

Belle Dame dont le corps est meurtri d'une étrange cicatrice qui court sur la paroi rocheuse et qui traverse tout son corps, cicatrice qui vient mourir dans l'ouverture béante de sa vulve divine:

- *"laisse-moi, oh laisse-moi, belle Reine, entrer dans cette caverne mystérieuse qui m'attire et m'aspire en Toi, comme un gouffre sans fin vers la liberté ou la mort avec Toi!"*

Puis le beau corps de ma Reine s'agite sous la lumière qui vacille, je m'approche plus près de ma Belle comme pour la toucher et pour moduler mes sens aux mouvements de son corps sur la paroi:

– *"belle reine qui renaît de ce profond sommeil, que tu es belle derrière ton masque de guerrière; je t'en prie, dégage ton beau corps de ces armures inutiles, dénude-toi de ta parure d'androgynisme et laisse-moi voir ce corps dans toute sa nudité féminine, laisse-moi voir les diadèmes royaux de tes seins enfantins, permet que je dépose ma tête sur la douce pente de ton ventre lisse, découvre-moi les trésors cachés au plus profond de ton gouffre utérin; laisse-moi t'aimer, ma Reine, et aime-moi pour qu'ainsi je renaisse à la liberté charnelle, laisse-moi m'asseoir en Toi et te posséder comme l'a fait Amen-Ra, ton amant divin, ouvre ta vulve à mon organe, laisse-moi y pénétrer pour découvrir l'autre côté des choses, permets que je m'évade tout entier en ton sein, que je m'oublie en Toi; comme une mère couve son fils, le nourrit, le protège et le fait renaître à la vie, mère nourricière, laisse-moi reposer en ton ventre, laisse ton fils se nourrir à ton sein, laisse-moi m'abreuver de ton suc, me noyer dans ton placenta maternel, laisse-moi, belle Reine, survivre en ton sein."*

Alors que je touche à la paroi et que j'explore la profondeur de la fissure dans le roc, l'image de ma Reine se dénude soudainement, ses vêtements d'homme s'évaporent sous mes yeux et le corps somptueux de ma Reine m'apparaît dans toute sa nudité féminine. Je caresse la paroi rocheuse et je sens très bien, au bout de mes doigts, le frémissement de la paroi, la douce chaleur d'un corps féminin qui tressaille; mes sens s'agitent et mon pénis s'enflamme, il s'égaie puis il se durcit et s'étire alors que la fissure dans le roc s'élargit pour découvrir le gouffre invitant de ma Reine, l'utérus divin qui s'épanouit comme une douce invitation à la communion charnelle. Et je m'engouffre en son gouffre, mon pénis ouvrant la voie à mon corps tout entier, je m'enfonce profondément dans la fissure qui s'élargit comme une vulve géante au contact de ma chair vive. Puis c'est la pénombre à nouveau, la lumière de la torche laissée sur le sol, laisse passer qu'une faible lueur par la fissure qui se referme sur mon corps prisonnier de la paroi rocheuse et ainsi, prisonnier du ventre de ma divine Reine. Je suis euphorique, hors du temps et de l'espace. Mon corps est en position fœtale, il se met à tourner lentement, surnageant à peine dans un visqueux placenta. Tous mes sens s'agitent, à toucher les chairs malléables qui m'enveloppent, à goûter à ces liqueurs sucrées dans lesquelles je surnage à peine, à entendre les plaintes sourdes qui accompagnent le plaisir reçu, à éprouver l'orgasme suite au plaisir donné. Je suis au paradis, serait-ce ainsi que j'imagine la mort en mon corps et l'amour en mon âme?

Des lèvres sensuelles caressaient mes chairs, suçaient tout mon corps, s'empalaient à mon pénis endolori, léchaient mon visage, j'ai ouvert les yeux. Des brebis agitées m'entouraient et me piétinaient.

Je n'ai pu mesurer le temps passé mais le soleil réchauffait déjà le sol poussiéreux au pied de la falaise; je reposais là, couché sur le dos, nu, face à la falaise, comme si je venais tout juste de traverser la paroi rocheuse et que je m'étais effondré là, regardant ces cicatrices dans la pierre, des lèvres rougeâtres comme les lèvres d'un vagin surexcité par l'orgasme, elles se refermaient lentement sur la falaise, laissant s'échapper une liqueur blanchâtre dont la texture et l'odeur m'étaient si familières.

Les brebis s'écartèrent et je la vis devant moi, petite bergère, elle scrutait de son regard noir mon corps nu étalé sans pudeur au pied de la falaise. Elle déposa sur moi, une djellaba que je m'empressai de revêtir, puis elle me prit par la main et elle me conduisit, comme on conduit un aveugle, tout au bas de la falaise, franchissant les dalles antiques, les colonnades scintillantes, les rampes de terre battue et les trois terrasses du temple Deir-el-Bahari, au fond du ouadi sur les chemins poussiéreux, jusqu'à une maison de fortune enfouie dans le sol de la nécropole des rois thébains, bien avant d'atteindre le village d'El Bournah.

Elle s'approcha de moi, c'était sans doute sa mère. Elle s'appuya sur moi et dégagea doucement ma djellaba, elle releva sa longue robe de crin noir puis en guidant mon pénis, je m'engouffrai en elle; la jeune bergère me tenait toujours affectueusement la main et pendant que je jouissais, j'étais certain que je m'épandais dans le ventre divin d'une vierge, le ventre sacré de la Reine-vierge Hatchepsout.

---

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes érotiques, novembre 2002) © 2002 Jean-Pierre Lapointe Lecture multimédiatique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/contes4c.htm>  
(2942mots) corrigé 2017